



Bulletin de la Sabix

Société des amis de la Bibliothèque et de l'Histoire de
l'École polytechnique

52 | 2013

À la rencontre des peintres polytechniciens

Langlois, X 1806, reporter de guerre et/ou historien

Christian Marbach



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/sabix/1165>

DOI : 10.4000/sabix.1165

ISSN : 2114-2130

Éditeur

Société des amis de la bibliothèque et de l'histoire de l'École polytechnique (SABIX)

Édition imprimée

Date de publication : 1 février 2013

Pagination : 43-51

ISSN : 0989-30-59

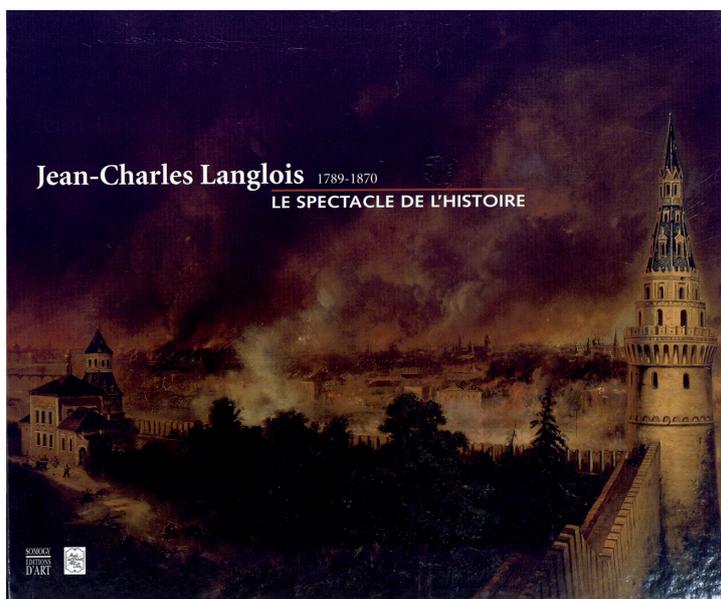
Référence électronique

Christian Marbach, « Langlois, X 1806, reporter de guerre et/ou historien », *Bulletin de la Sabix* [En ligne], 52 | 2013, mis en ligne le 13 novembre 2014, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/sabix/1165> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/sabix.1165>

LANGLOIS, X 1806, REPORTER DE GUERRE ET/OU HISTORIEN

Christian MARBACH

J'aurais pu donner à ce chapitre consacré à notre camarade Jean-Charles Langlois (1789-1870) le titre de l'exposition qui lui a été consacrée à Caen en 2005 : Langlois, ou le spectacle de l'histoire. C'est dans le catalogue correspondant que l'on trouve les éléments biographiques les plus complets sur ce peintre « à la carrière atypique » et sur son œuvre. Mais, par pitié polytechnicienne, je vais vous résumer son parcours en m'appuyant sur une notice écrite vers 1910 par un des historiens habituels de l'École polytechnique et de ses anciens élèves, Pinet. Gaston Léon Édouard Pinet (X 1864 ; 1844-1913), chef d'escadron d'artillerie devenu bibliothécaire à l'École polytechnique de 1900 à 1913, se transforma en historien attentif et fécond de l'X : son abondante littérature polytechnicienne fut une précieuse source pour tous les historiens professionnels ou amateurs intéressés par elle.



Couverture de l'ouvrage réalisé à l'occasion de l'exposition Langlois en 2005 à Caen

La lecture du *Pinet*

La bibliothèque de notre école, très riche en documents sur Langlois, détient notamment une courte brochure 16 x 25 en assez mauvais état de notre cher Pinet éditée en 1910 et intitulée

*Langlois (Jean-Charles)
Colonel d'état-major
Peintre de panoramas militaires.*

Il s'agit d'un tiré à part des Carnets de la Sabretache (pages 609 à 626), une notice biographique, faisant partie du « *Panthéon polytechnicien* » de Pinet. Cette notice illustrée de 30 pages a été offerte à la bibliothèque par son auteur. Pour Pinet, Langlois se trouve au premier rang des X peintres « *dont le petit nombre prouve assez le manque d'affinité entre les mathématiques et la peinture* ». Laissons à Pinet la responsabilité de cette affirmation, déjà examinée et en partie réfutée dans l'article sur l'enseignement du dessin à Polytechnique et parcourons la brochure, bien plus fournie en éléments biographiques que les quatre pages consacrées par le Livre du Centenaire¹.

¹ Le lecteur curieux d'approfondir sa connaissance de Langlois et de son œuvre pourra utilement lire Jean-Charles Langlois (1789-1870), le spectacle de l'histoire, Somogy éditions d'art et musée des beaux-arts de Caen, 2005, 190 pages. *Jean-Charles Langlois, photographe normand et le Panorama de la bataille de Solferino* (catalogue réalisé par l'Ardi, photographies en Basse-Normandie, 128 pages, 2000). *Le XIX^e Siècle des panoramas*, Bernard Comment (128 pages, Adam Biro, 1993).

En bon polytechnicien lui-même, Pinet (X 1864) se plaît à rappeler à propos de Langlois quelques éléments récurrents, sinon incontournables d'une vie moyenne d'X moyen. Une famille modeste. Un repérage par des maîtres frappés par « *l'intelligence de l'enfant* » qui terminera vite ses études au lycée de Caen « *grâce à son application au travail et à son esprit tenace* » (Jean-Charles suivait les traces de son frère François, entré à l'X en 1794, puis devenu élève – ingénieur de vaisseaux, mais la carrière du grand frère est très peu documentée). Après son succès au concours en 1806, et comme le veut l'époque prodigue en promesses de gloire délivrées aux jeunes gens, Jean-Charles choisit la carrière des armes. Il a écrit à ce propos, dans la fièvre de sa jeunesse qu'il « *aimait passionnément l'art de la guerre* ». L'association des termes d'art et de guerre existait bien avant le prix Goncourt de 2011, et Langlois allait lui donner plus tard une traduction tout à fait originale ! Mais d'abord, il vit son rêve de chevauchées épiques ; la liste de ses champs de bataille comprendra notamment la Dalmatie, Wagram, l'Allemagne, l'Espagne ; comme il a intégré la Garde impériale, la première fin de l'aventure napoléonienne se déroule pour lui à Fontainebleau. « *C'est à lui que le général Petit remet le drapeau qui a reçu le dernier baiser de l'Empereur* », dit Pinet dont la prose est aussi attristée que les adieux. Nous avons déjà assisté à cette scène à propos d'Atthalin, également présent dans cette cour à cette occasion et les exégètes peuvent repérer nos deux X peintres sur la peinture de Vernet réalisée en 1825.

Puis, ce fut la Restauration, la mise en demi-solde en février 1815, le temps des questions, mais Langlois n'eut guère le temps de gamberger : Napoléon revient ! Langlois court à son service et sera à Waterloo : « *il commande une des faces du carré des grenadiers qui entoure l'Empereur* ». Bref, de quoi attirer l'attention, y compris du pouvoir de la Restauration qui se hâtera de le licencier pour de bon, de l'éloigner de Paris et de le mettre sous surveillance à Bourges. Ce n'est qu'en 1817 qu'il sera autorisé à revenir à Paris pour suivre des cours de peinture que le roi jugera anodins.

C'est qu'il faut bien vivre ! Et la demi-solde, ou la solde zéro, est maigre... La peinture est un métier comme un autre. « *Jusqu'alors il n'avait jamais tenu un pinceau* », prétend Pinet. Mais Langlois se remet à ces nouvelles études « avec ardeur et persévérance » Qui en aurait douté ? Langlois trouve de bons maîtres : Boichard à Bourges, puis à Paris Girodet, aussi Horace Vernet qui le peint d'ailleurs en 1820 dans un de ses tableaux d'atelier, enfin le baron Gros.

En 1819, revenu en petite faveur auprès des nouveaux princes et dans l'armée, Langlois participe à la campagne d'Espagne sous les ordres du duc d'Angoulême et y fera de nombreux croquis dont il tirera un livre (Voyage pittoresque et militaire en Espagne) ; il est ensuite volontaire pour l'expédition d'Alger en 1830 qu'il accompagne à ses frais. Plus tard il devient attaché militaire à Saint-Pétersbourg aux côtés de l'ambassadeur, le général Maison, le vainqueur de la campagne de Morée. Quand le Second Empire s'installe, Langlois a déjà une belle réputation de peintre mais il va vite prendre une position de choix parmi les artistes officiels et sera l'objet de nombreuses marques de considération et de protection de la part de l'empereur. Il ne prendra sa retraite de l'armée qu'en 1859, « ayant accompli quarante-trois années de service ».

Mais ces « années de service » sont autant artistiques que militaires. Langlois a commencé sa carrière de peintre vers 1820 quand il était chômeur, il la poursuivra pendant les loisirs nombreux que lui laissent certaines affectations de complaisance. Pinet peut alors égrener la liste des médailles reçues aux Salons, le sujet des peintures exposées, et souvent l'acquéreur des tableaux. C'est ainsi que la première œuvre qu'il cite, la Bataille de Sediman (1822), fut achetée par le comte Rapp avant que de nombreux autres ne soient acquises par le musée de Versailles pour la Galerie des batailles. Pinet ne donne pas dans la flatterie inutile et respectueuse ; il est assez réservé sur la qualité des premières toiles, il en juge en général l'exécution imparfaite, la touche médiocre, le modelé négligé. Difficile d'être moins complaisant ! Il en conclut que, malgré ce que Langlois doit à Gros (le dessin des groupes, le coloris, les demi-teintes), à Vernet (la fougue de la composition), « comme le dit Maxime du Camp, il (Langlois) fût resté perdu au milieu des artistes de second ordre s'il n'eût élevé le panorama à hauteur de la grande peinture historique ».



Portrait de Jean-Charles Langlois, *par Edouard Krug, 1876, Musée des Beaux-Arts de Caen, M. Seyve photographie*

Pinet en vient alors à raconter précisément la grande aventure artistique de Langlois : le panorama. Il ne prétend pas que Langlois fut l'inventeur de ce type de tableaux ; nous verrons plus tard que le panorama existait avant lui et lui survivra. Mais Langlois sut l'adapter aux peintures de batailles, au traitement d'une action militaire, à la description complète d'un champ de conflit avec la représentation de plusieurs événements, simultanés ou successifs. Pinet n'explique pas vraiment ce qu'est le panorama ; je n'en trouve pas dans sa brochure la définition géométrique, un cylindre vu de l'intérieur, avec une présentation d'un paysage ou de faits d'armes sur toute la surface du cylindre. Mais il le fait comprendre en parlant des travaux que Langlois entreprend pour montrer ses œuvres : « d'abord, rue des Marais-du-Temple, une rotonde de 35 mètres de diamètre sur 12 mètres de hauteur, la plus vaste qu'on ait jamais vue, une superficie d'environ 1800 mètres » (sic) Plus tard, en 1837, « une rotonde plus vaste encore bâtie à cet effet au milieu du carré Marigny par l'architecte Hiltorff » ; enfin, lors des travaux de l'exposition universelle de 1855, cette construction fut déplacée « grâce à la protection de l'Empereur » Il est vrai qu'aux premiers sujets, essentiellement dédiés aux batailles de la Restauration (Navarin, Alger) ou aux batailles de l'oncle (la Moskowa, Eylau, Pyramides), succédèrent vite les batailles du neveu, Sébastopol, Solferino dont la relative actualité promettait l'intérêt de l'opinion publique.

Tous ces panoramas perpétuaient le souvenir de la grandeur militaire de la France. Langlois était bonapartiste dans sa jeunesse, on lui avait reproché de l'être pendant la Restauration, il ne mentait pas en se déclarant bonapartiste dès 1848 et encore plus après 1852 ; il ne s'agit pas là d'un reniement, mais d'une affirmation sincère de ses convictions, inchangées depuis qu'il était entré à l'X et avait combattu dans la Garde impériale. Et Napoléon III saura reconnaître ce dévouement en l'assurant de sa constante protection, certainement conscient de l'impact promotionnel de certains panoramas sur l'opinion.

Quand il raconte une histoire, ou plutôt l'Histoire, Langlois est très attentif à respecter la vérité des lieux et des événements. D'abord, en choisissant des sujets qui ont toujours des rapports avec ses propres campagnes et les paysages ou guerres qu'il connaît. Quand il n'a pas participé lui-même aux combats décrits dans son tableau, il s'est efforcé d'aller en parcourir les lieux, de se documenter auprès des responsables, de se faire montrer avec précision pour les reproduire les uniformes portés lors des affrontements. Il revisita ainsi la Catalogne, comme les sites des batailles de la campagne de Russie, ou de la prise d'Alger.

Quand il se déplace en Russie, à l'invitation du général Maison, ambassadeur, il en profite pour se renseigner sur l'expédition de Morée et la bataille de Navarin qu'il peindra. Plus tard, il visitera aussi la Prusse, l'Égypte (où il peut se souvenir de ses Anciens qui l'ont précédé et où il croisera Gustave Flaubert et Maxime du Camp), l'Italie. Chaque fois, il fait des repérages précis pour préparer ses tableaux et ses panoramas, et il prend de nombreuses photographies (une innovation pour les peintres de cette époque, que dans l'article suivant Luc Desmarquest expliquera avec précision), tout en se renseignant le plus possible sur les circonstances des batailles qu'il représente : Pyramides, Eylau, Moskowa, Bérézina, Morée, Navarin, Sidi Ferruch, Sébastopol, Malakoff, Solferino. De ses tableaux, de ses panoramas, il veut faire des reportages précis et vivants à la fois. Reporter de guerre ? Pas tout à fait, car s'il décrit des batailles auxquelles il a participé ou qu'il a vues, c'est toujours plus tard. Mais historien, oui, et qui se veut fidèle et objectif.



Bataille des Pyramides, attaque du camp turc, *Jean-Charles Langlois, vers 1852,*
Musée des Beaux-Arts de Caen, M. Seyve photographe

Pinet n'aborde pas les aspects techniques avec la précision des analystes actuels de ces panoramas. Certes, il n'oublie pas de signaler que Langlois utilise pour le rendu de ses perspectives « les observations du savant académicien Chevreul » : il n'ose pas aller jusqu'à célébrer les louanges de Monge ! Mais assez curieusement il omet totalement de parler des photographies nombreuses que Langlois faisait à cette occasion pour préparer sa mise en cylindre.

Langlois soldat, Langlois peintre, puis Langlois écrivain : Pinet cite le grand nombre de lettres envoyées par Langlois lors de ses voyages : l'École en détient beaucoup dont Pinet organisa la transcription quand il fut en charge de sa bibliothèque. A cette correspondance s'ajoutent des comptes-rendus de voyages touristiques, en Espagne ou en France qu'il illustrera de lithographies : nous retrouverons ici cette utilisation commerciale des dessins déjà notée chez son camarade alsacien Atthalin (X 1802).

À Beaumont-en-Auge et à Saint-Hymer

Les guides touristiques de Normandie parlent parfois de Beaumont-en-Auge, « *petit bourg situé sur un éperon dominant la vallée de la Touques* ». Ils signalent aussi qu'y est né le grand Laplace, en 1749, ce qui ne saurait laisser indifférents les polytechniciens qui le reconnaissent comme un grand mathématicien et physicien, mais aussi comme l'un des parrains de leur école. Quand ils sont vraiment plus détaillés, les guides de voyage ajoutent une autre personnalité à leur notice, Langlois, né aussi à Beaumont en 1789. Un petit musée, portant le nom de Laplace, contient quelques souvenirs de Laplace et de Langlois – mais les tableaux de Langlois qui y sont conservés ne sont pas vraiment de premier choix! Pour voir du meilleur Langlois, il faut aller dans les galeries de Versailles ou au musée des Beaux-Arts de Caen. Soyons cependant justes: Beaumont, qui a dressé une imposante statue à Laplace, avait fait de même pour Langlois sur la place de l'église. On y voyait, dit Pinet, *Langlois en uniforme, dans l'attitude énergique qui lui était habituelle. La main gauche tient un carnet de croquis, et la main droite le crayon indiquant le soldat artiste.*

Aujourd'hui, on ne voit plus ni album ni crayon ni colonel: la statue était en bronze, et comme d'innombrables autres elle fut volée en 1943 par l'occupant allemand. Comme beaucoup d'autres, un peu partout en France et en particulier celles de nombreux polytechniciens en métal, d'Arago à Foch.



Statue de Jean-Charles Langlois, par E. Decorchemont, vers 1885, collection École polytechnique

À quelques kilomètres de Beaumont, « *au fond d'un frais vallon* » (Pinet qui a lu Rimbaud) on peut visiter l'abbaye de Saint-Hymer, je l'ai aussi fait. Langlois aimait les ruines romantiques, il les photographiait, et quand sa fortune le lui permit il acheta d'abord en 1842 les restes de l'église de Saint-Arnoult avec une fontaine et une piscine romane où, il y a dix siècles, on plongeait les enfants « noués », c'est-à-dire atteints de déficience de motricité. En 1837 il acquit le prieuré de Saint-Hymer, tout un ensemble de bâtiments adjacent à une église du XIV^e. Il y fit quelques travaux et s'y attacha au point de vouloir y être enterré. Sans héritiers, il le légua à la ville de Caen: « *Plein de générosité pour ses frères d'armes, il a voulu leur laisser un souvenir après sa mort... Il légua sa propriété de Saint-Hymer à la ville de Pont-l'Évêque pour y fonder une maison de convalescence et de retraite destinée à recevoir de préférence les militaires et les veuves des soldats morts pour la patrie* », et après plusieurs changements de propriétaires, c'est désormais le département du Calvados qui gère l'établissement devenu une maison d'accueil et de convalescence. Y croiser ses pensionnaires rend la visite de ces bâtiments romantiques plus nostalgique encore ; je ne sais pas ce que les malades, le personnel soignant, les rares touristes de passage connaissent du colonel Langlois, enterré là avec son épouse. Langlois a lui-même photographié ce tableau, quand il le fit ériger pour sa femme décédée de la « *fièvre des marais* » en Italie (sans doute la malaria). Puis il fut inhumé à ses côtés.

Leur tombeau a la forme d'un petit temple romain surélevé et fermé en pierre, et l'on peut désormais lire sur le fronton les noms de *Madame Joséphine Zoé Langlois, morte à Solferino le 27 août 1869 et de Jean-Charles Langlois, colonel d'état-major, commandeur de l'ordre impérial de la légion d'honneur, etc. fondateur des panoramas militaires, né le 22 juillet 1789 à Beaumont-en-Auge, décédé à Paris le 23 mars 1870.*



Jean-Charles LANGLOIS
 Saint-Hymer, le prieuré, le tombeau de Mme Langlois vu du cloître, vers 1865
épreuve sur papier d'après négatif papier 28,6 x 41 cm
Collection particulière, fonds l'Ardi © l'Ardi

Où voir des œuvres de Langlois ?

Langlois est l'un des peintres polytechniciens les plus féconds, mais aussi les mieux documentés. Nous renvoyons donc la présentation de l'ensemble de ses œuvres à des ouvrages de spécialistes, comme l'excellent catalogue réalisé sous l'égide du musée des beaux-arts de Caen pour l'exposition de 2005 et déjà cité.

C'est encore à Caen que l'on peut trouver des œuvres de Langlois, malgré les conséquences de la dernière guerre. En effet, sa famille avait légué plus de deux cents tableaux à l'État, aux musées de Caen ou de Beaumont-en-Auge, mais le relatif désintérêt dans lequel tomba ce genre de peinture n'aida pas à sa conservation. Puis, en 1944, lors des batailles et des bombardements du débarquement, beaucoup disparurent dans les incendies : les tableaux du peintre des batailles devenaient les victimes d'autres batailles.

On trouve aussi des toiles de Langlois dans les galeries de Versailles (scènes de bataille), le musée de l'armée, le petit musée de Beaumont-en-Auge. Mais les œuvres les plus marquantes du peintre, les panoramas, ont tous disparu. Citons-les cependant dans l'ordre de leur fabrication : la bataille de Navarin, la prise d'Alger, la bataille de la Moskowa, l'incendie de Moscou, la bataille d'Eylau, la bataille des Pyramides, la prise de Sébastopol, la bataille de Solferino. Pour toutes ces réalisations, Langlois avait accumulé dessins préparatoires et esquisses ; souvent, il a traité le même sujet dans des dessins, divers tableaux, un panorama.

On peut noter que des noms de polytechniciens peuvent être associés aux sujets de ces panoramas, et parfois une silhouette d'X est effectivement présente, comme celle du maréchal Vaillant dans celui de Solferino.



*Jean-Charles Langlois, L'incendie de Moscou, Napoléon quittant le Kremlin, 76 x 133,
Musée des Beaux-Arts de Caen, M. Seyve photographe*

Mais on peut ajouter ici d'autres remarques « polytechniciennes », en signalant la dimension véritablement entrepreneuriale de Langlois. Ces panoramas ont été des œuvres d'art, mais leur mode d'exploitation ne suppose pas seulement une forte sensibilité artistique. Pour maîtriser toute la séquence, de la conception et de la production à la présentation, il faut aussi avoir l'esprit d'entreprise et apprivoiser divers aspects de la création d'entreprise : choix des sujets en fonction de la demande potentielle, obtention de concessions d'exposition et donc d'exploitation, investissement direct ou indirect dans la construction d'une rotonde, voyages de repérage, achats de matériels, exécution de prototypes préparatoires, appel à de la main d'œuvre (du photographe ou du menuisier au coloriste). Donc recherche de capitaux ou de mécènes, rigueur nécessaire à chaque étape de la préparation et de l'exploitation, et suivi précis du compte d'exploitation de chaque panorama...Langlois a vécu avec succès une vie de créateur de « *start up* », qui comportait même une dimension technologique.

Très brève histoire des panoramas...

Je tire de la quatrième de couverture de l'ouvrage déjà cité de Bernard Comment sur les panoramas, l'indication suivante : *inventé en 1788, le panorama connaît son apogée avec l'Exposition universelle de 1900*. L'auteur, Bernard Comment, met donc l'accent sur le XIX^e siècle, et raconte les modifications techniques des panoramas et en particulier les différentes complicités demandées au spectateur plus ou moins bien installé au centre. Il précise le rôle de Langlois dans cette évolution. L'objectif des premiers panoramas était celui de la connaissance documentaire ou touristique : transporter le spectateur à Salzbourg ou Versailles et lui montrer ce qu'il pourrait voir assis sur une chaise en un point bien choisi du site. Mais très vite le spectacle de la nature (villes ou montagnes) a été complété par celui de l'histoire, et Langlois a joué un rôle majeur dans cette évolution.

Malheureusement pour nous, il ne reste de lui que des bribes de panorama : l'exposition de Caen, en 2005, n'a elle-même permis que la reconstitution de quelques grandes maquettes. Les successeurs de Langlois auront plus de chances, comme leurs admirateurs. Lors d'un voyage en Suisse, j'ai été impressionné par le panorama Bourbaki, à Lucerne : son auteur, Edouard Castres, a peint l'arrivée d'une partie de la centaine de milliers de soldats français en Suisse pendant l'hiver 1870-1871 : il s'agissait de l'armée de l'Est, pourchassée par les Allemands, qui plutôt que de se rendre au vainqueur sut « retraiter » vers la Suisse accueillante, protégée notamment par les batteries d'artillerie installées par Séré de Rivières (X 1835) au fort de Joux, qui surent bloquer les poursuivants le temps de la retraite. Au lieu de glorifier un fait d'armes, cette peinture de Lucerne met l'accent sur les souffrances des soldats pris dans la neige et chante les bienfaits de la neutralité et de l'hospitalité !

Si je peux continuer la liste de mes découvertes personnelles en panoramas, je peux aussi citer le panorama de Jérusalem avec la Passion, que l'on peut visiter près de Québec, mais son auteur, le français Paul Philippoteaux, est sans doute plus connu par *the Gettysburg cyclorama*, récemment restauré sur ce champ de bataille. Comme celui d'Atlanta, le panorama de Gettysburg attire des milliers de visiteurs parcourant les hauts lieux de la guerre de Sécession: les Américains n'ont pas attendu Disneyland ou la technologie Omnimax pour présenter des vues circulaires.

Revenons en Europe, avec cette fois un paysage, *Scheveningen*, datant de 1881 et réinstallé après des voyages d'exposition par son auteur Mesdag à La Haye. Rien à voir avec les Rembrandt ou Vermeer du tout proche *Mauritshuis*, mais le paysage circulaire donne cette fois une impression de calme et de sérénité par la largeur des horizons de dunes et de mer.

Encore plus surprenant, et j'en terminerai par là, *la Bataille des paysans*. En 1973, le peintre allemand Tübke persuada les autorités de la RDA qu'il pourrait magnifier la cause du prolétariat et des opprimés en réalisant un gigantesque panorama inspiré de la révolte que menèrent en 1524 des paysans emmenés par Thomas Müntzer, même s'ils furent finalement défaits par les troupes de la répression, nobles et bourgeois. Dans sa gigantesque fresque Tübke se moque bien du réalisme cher à Langlois, Philippoteaux ou Mesdag. Il cherche son inspiration aussi bien chez Bosch que chez Cranach, il choisit des couleurs vives, il construit toute une apocalypse aux multiples chapitres qui déborde de beaucoup la narration de la bataille et il y convoque anges, diables, et monstres. Aussi la peinture a-t-elle pu franchir sans encombre le changement de régime consécutif à la chute du mur de Berlin, et son exécution, comme celle du gigantesque bâtiment qui la conserve à Bad Frankenhausen a-t-elle pu se terminer pour être paradoxalement inaugurée en septembre 1989 et exploitée avec résolution et succès après la réunion des deux États allemands. Il aura fallu 16 années à Tübke, et à ses acolytes, pour venir à bout de ces 1800 mètres carrés, et le passage par une toile préparatoire réalisée à l'échelle 1/20, ensuite transposée par un procédé photographique et colorée ! Toute cette aventure est en quelque sorte la reproduction, à grande échelle, du parcours entrepreneurial d'un Langlois.

La bataille de Solferino: retour à Langlois

Le panorama de Solferino est un bon exemple des diverses techniques qu'il a employées, partant de repérages soigneux et de photos, passant par des esquisses nombreuses, et arrivant à un ensemble où l'illusion de participer est réelle, même si l'aspect « peinture officielle de commande » est évident – comme d'ailleurs dans d'autres tableaux ou dessins sur Solferino réalisés par d'autres X, Peyronnet ou Jumel de Noireterre.

La bibliothèque de l'X possède plusieurs notices descriptives de panoramas de Langlois. Il s'agit de documents in-octavo préparés par le peintre pour être vendus aux visiteurs de ses œuvres, extrêmement pédagogiques: ils expliquent l'affrontement militaire lui-même et détaillent ce que le visiteur découvre le long de sa promenade virtuelle effectuée sur le champ de bataille. Si Langlois avait pu disposer du système des audioguides, il aurait pratiquement pu leur proposer ce même texte.

Regardons donc ce que contient la notice relative à Solferino. Il s'agit de la dernière des grandes réalisations du peintre. L'exemplaire de la bibliothèque fait partie de la cinquième édition (1867): le succès du papier traduit le succès de la peinture, les spectateurs faisaient la queue pour entrer dans la rotonde qui, aujourd'hui, un peu transformée, est le siège du Théâtre en rond au Rond Point des Champs-Élysées après avoir aussi servi pour les patineurs, comme Palais de glace. Les visiteurs venaient contempler un de ces spectacles dont Maxime du Camp parlait avec lyrisme².

Mais revenons à notre notice, avec ses 64 pages en format in-octavo. Son titre: Explication du panorama et relation de la *bataille de Solferino*. Les titres du peintre: commandeur de la Légion d'honneur, auteur des panoramas de Navarin, d'Alger, de la Moskowa, de l'incendie de Moscou, d'Eylau, des Pyramides et de Sébastopol.

² Il en parlait avec d'autant plus d'amitié qu'il avait sympathisé avec Langlois quand ils se croisèrent en Égypte: voir à ce sujet l'article de Luc Desmarquest): même si cette citation s'applique à la bataille de Navarin, qu'il visita enfant en 1830, elle vaut la peine d'être reproduite ici: *c'était extraordinaire d'animation, de fougue et d'emportement. Quel tumulte ! Mais quel silence ! Je fus effrayé... Le colonel Langlois faisait œuvre de magicien et créait la réalité.*

Après une brève introduction, la notice raconte la bataille qui eut lieu en juin 1859 (pages 9 à 32), détaille les forces en présence (32 à 36) puis termine par « *l'explication abrégée du panorama* » (37 à 64) Elle commence par situer le spectateur : « *Nous sommes sur le monte Albo, au centre des forces ennemies...* » Puis elle fait le tour des paysages, nommant les montagnes et les villages. Et ayant indiqué où étaient les diverses armées, elle continue : *nous commencerons l'explication par la droite de l'armée française...* Sur dix pages sont décrits les divers chapitres de la confrontation et les mouvements de troupes. Enfin, le lecteur trouvera copie du bulletin officiel de la bataille, ainsi qu'un plan schématique : il sera évidemment invité à placer le centre de ce tableau, qui géométriquement n'en a pas, là où Langlois a peint l'Empereur entouré de ses maréchaux. Si David invitait Ney ou Murat dans le Couronnement, Langlois proposait ses camarades Niel ou Vaillant sur ce champ de bataille.

Dans sa brochure Langlois n'aborde pas les détails de la fabrication du panorama, il ne parle ni des dessins préparatoires, ni des photographies qu'il a prises pour réaliser l'ensemble le plus ressemblant possible. Il part du principe que les magiciens n'ont pas intérêt à divulguer leurs secrets.

Pour en savoir plus, il faut donc interroger les exégètes. Ou lire ci-après l'excellent texte de Luc Desmarquest : *Langlois, photographe et panoramiste*.

Reste, pour nous, une frustration dont je fais de nouveau part : le panorama de Solferino a disparu, et ce n'est pas le seul : tel fut le lot de la plupart de ces peintures, installées dans des rotondes qui renouvelaient leur programme, ensuite roulées de manière artisanale, parfois réutilisées pour d'autres emplois, parfois conservées dans des conditions douteuses puis oubliées : un panorama n'était alors pas considéré à l'égal d'un vrai tableau méritant une place au musée.



Maquette du panorama de la Prise de Sébastopol, Jean-Charles Langlois, huile sur toile, 71 x 113 cm, Musée des Beaux-Arts de Caen, M. Seyve photographe